

Paléoanthropologie :

influence du contexte idéologique sur les interprétations paléoanthropologiques (2^e partie - 1^{ère} partie dans le n° 536)

Evolution et place de l'homme dans la nature à la fin du XIX^e siècle ou l'évolution : oui mais ...

Avant Darwin, deux courants de pensée s'opposaient quant aux origines des hommes : les monogénistes et les polygénistes. Les premiers soutenaient l'unité biblique de tous les peuples. Ils considéraient que la perfection avait été obtenue avant que Dieu renvoyât l'homme de l'Eden, et depuis les races avaient poursuivi un processus de dégénérescence. Elles se sont altérées à des degrés divers : les blancs étaient les moins dégradés et les noirs les plus dégradés. La cause principale de cette dégénérescence aurait été le climat. Au contraire, les polygénistes considéraient que les différentes races correspondaient à des descendants multiples d'Adam et voyaient dans les races des espèces distinctes.

Avant Darwin, ces deux conceptions étaient à la base d'intenses controverses, puis, après 1859, ces deux théories s'intégrèrent dans un évolutionnisme au sens large. En effet, les monogénistes virent dans l'évolution l'unité humaine avec cependant une gradation des races. De la même façon, les polygénistes admettaient alors l'existence d'une ascendance commune qui se perdait dans les brumes pré-historiques, mais affirmaient que les races avaient été séparées depuis si longtemps que des différences héréditaires majeures étaient apparues, en particulier en ce qui concerne l'intelligence.

Ainsi, deux types évolutifs étaient proposés : un linéaire et un buissonnant, ou parallèle, qui dominera nettement les représentations au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle. La position de l'homme est toujours au sommet de l'arbre et en particulier la race blanche avec une gradation entre cette dernière et le chimpanzé. Ainsi, l'échelle des êtres est conservée, contrairement au support explicatif. En effet, ce n'est plus Dieu, mais l'Evolution, qui explique la place de l'homme en général et de l'homme blanc en particulier parmi le monde vivant. Les rares fossiles, dont la plupart sont récents (Paléolithique supérieur et Néolithique), sont le plus souvent associés à telles ou tel-

les races dans le cadre d'une vision polygéniste. Cette vision de l'évolution humaine et des relations entre « races », qui ressort très bien dans la guerre du feu de Rosny Aîné (1911), permet aussi de justifier les exactions faites envers les autres peuples sous un couvert pseudo-scientifique.

Le faux de Piltdown, dont les premiers « restes » ont été mis au jour en 1912 dans des niveaux considérés comme Tertiaire, montre nettement comment l'évolution humaine était perçue à la charnière entre les deux siècles. Ce faux, qui a été définitivement démasqué en 1953, mêle des fragments de crâne humain et de mandibule d'Orang-outan. Ce « fossile » présente donc un crâne et une face d'aspect moderne associés à une mâchoire simiesque. Autrement dit, le cerveau aurait présenté une apparence moderne avant que le corps ne s'adapte à la bipédie. Notre ancêtre ne pouvait donc pas être aussi stupide que les néandertaliens avec leur crâne allongé et aplati. Piltdown confirmait l'idée que l'origine de l'homme était très ancienne et donc justifiait la création d'un règne à part pour l'Homme. Pour les mêmes raisons, l'australopithèque, découvert par R. Dart en 1924, ne pouvant être accepté, était placé dans une branche qui a divergé de la lignée humaine depuis longtemps (figure 2).

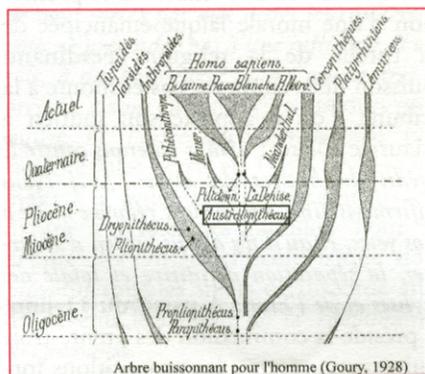


Fig. 2 : Arbre illustrant la vision buissonnante de l'humanité.

Evolution et paléontologie humaine dans le 1^{er} tiers du XX^e siècle

A partir de 1900, les schémas évolutifs deviennent plus visuels avec le développement des représentations sous forme d'arbre alors qu'auparavant ils étaient essen-

tiellement descriptifs. Les deux schémas précédents, linéaires et buissonnants, existent toujours, mais un 3^e se différencie. La multiplication des schémas évolutifs est liée à l'accroissement considérable des découvertes de restes humains aussi bien en France qu'à l'étranger (Pithécantrope en 1898 à Java, Krapina en 1899 en Croatie, Tabun, en 1930, en Palestine, etc.), mais aussi à l'image que les auteurs ont de l'évolution humaine. Par exemple, M. Boule publia une étude complète sur le néandertalien de La Chapelle-aux-Saints entre 1911 et 1913. Cependant, comme Virchow presque 50 ans plutôt, il fit de grandes erreurs d'interprétation des pièces fossiles. Il interpréta, notamment, les vertèbres de ce fossile comme étant proches de celle d'un chimpanzé alors qu'elles sont déformées par de l'arthrite lié à l'âge (ce squelette présente tous les caractéristiques d'un vieillard). Par ailleurs, il accentua toutes les différences qu'il constata entre ce fossile et l'homme moderne et en fit une description particulièrement simiesque. Une fois encore, les faits n'ont pas été décrits de manière objective mais au contraire dans le sens qui arrangeait l'auteur : les néandertaliens n'appartiennent pas à la lignée de l'homme moderne. Ce travail, qui devint tout de suite incontournable, donna une image simiesque (figure 1 de la 1^{ère} partie) des néandertaliens qui perdura très longtemps dans l'imaginaire non seulement populaire mais aussi scientifique, surtout en France.

1°) Les arbres linéaires

Les arbres linéaires furent surtout défendus au tournant des deux siècles, mais ils furent rapidement abandonnés, sauf par A. Hrdlička (figure 3). Les néandertaliens représentaient alors un stade ancestral pour l'homme mo-

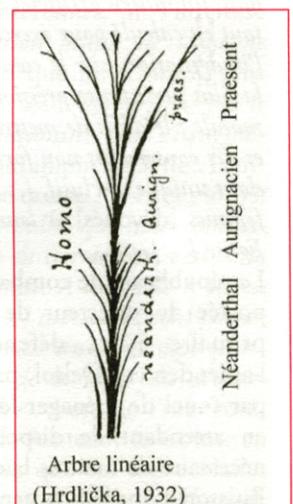


Fig. 3 : Arbre illustrant la vision linéaire de l'humanité.

